



Rien à dire

Altair El-Ghoul

*Copyright © mmxv
tous droits réservés par l'auteur*

Sommaire

Avant-propos	1
« Qui » (ou « que ») suis-je ?	3
Question de langue(s)	7
Pour quoi ?	15
Quoi	19
Religion	25
Profession de foi	29
Recherche	33
Recherche, langues et langages	37
Lady Mondegreen	41
Constellations	45
Apprendre	49
Comprendre	51
Enseigner	53
Chute libre	57
Vibration	69
Musique	75

Dualité	77
Entre feu et glace	81
Amitié	85
La cigale et la fourmi	89
Des loups, des ânes, et des hommes	95
La fin des haricots	99
Une sardine, deux sardines,	103
Pôv' con-ditionnés	107
Les pastèques du boulanger	111
Être ou paraître ?	115
Vieillesse	119
Fumer tue	121
Gaïa	125
La pluie des fous	129
Un chien qui crève	133
Que veulent les musulmans ?	135
Mais que veulent les kabyles ?	139
Réminiscences du paradis perdu	141
Rien à dire	145
Épilogue	147

Avant-propos

Rap

On veut laisser sa trace
Veut pas laisser sa place
On veut dire j'ai été
On veut dire j'ai aimé
Et j'ai été aimé

Altair El-Ghoul—Bouts de Riz

Ce livre (si on peut le décrire ainsi) est un recueil d'essais plus ou moins philosophiques, plus ou moins autobiographiques, plus ou moins romancés, concernant quelques thèmes récurrents dans la tête d'un obsessif-compulsif bipolaire.

On peut tout faire à partir de rien—il suffit de vibrer.

Et donc de raisonner en résonnant.

Par conséquent, les propos de ce livre résultent aussi d'observations d'autrui et d'expériences sélectives—qu'elles soient fictives ou réelles, imaginées ou vécues. Une offrande en pluie de pensées dépensées en mots. Puisque comprendre un mot, une phrase, un texte, invoque de multiples contextes et donc établit autant de connexions conceptuelles chez le lecteur, c'est donc aussi une sorte de candide voyage Zadiguien—mais plutôt dans le sens de « *trip* » psychoactif ; une collection aléatoire (car le hasard est important) de partage de perspectives pseudo-personnelles et de « branlette intellectuelle » occasionnelle, mais jamais en vain, je l'espère. Car ces parenthèses restent, malgré leur apparence d'absence d'intérêt intrinsèque ou de lien avec le reste, un divertissement porteur d'intention, voire de dérision mimétique.

« *Monkey see, monkey do!* », ¹ parole de macaque illettré trilingue.

—*Well... monkey saw, so monkey did!* ²

Comprendra qui peut.

On n'écrit jamais rien en vain ; même, et surtout, si on n'a rien à dire.

La preuve ! ...

1. « Singe voit, singe fait ! »

2. « Eh bien ... singe a vu, et singe a fait ! »

« Qui » (ou « que ») suis-je ?

Pourquoi ce « titre » ?

Et surtout pourquoi ce « livre » ? Mais aussi pourquoi toutes ces questions ? Sans parler de : « Pourquoi tous ces guillemets ? » ... La réponse à toutes ces questions est en fait simple et unique : parce que tout le monde s'en fout ! C'est vrai, après tout ... Quel intérêt pourrait bien être celui de savoir qui est l'auteur de ces lignes ? Aucun, vraiment. Cela pourrait être n'importe qui. Et même si c'en avait un, quelle est (ou pourrait être) leur importance ? Aucune ? Mais si aucune, alors pourquoi les lire ? Par divertissement, peut-être ? Mouais ... Disons ! Mais alors, pourquoi les écrire ces divers tissages de mots et phrases ? Me divertir ? J'en doute—car c'est du boulot, et je suis d'un naturel paresseux. Quand rien ne m'oblige à faire quelque chose, je ne le fais pas.

Alors ?

Ma foi, pour pas plus de raisons ; et d'ailleurs, on s'en fout tout autant ! S'il fallait une raison pour tout, on en serait encore à chercher des vers à manger sous les pierres. Je ne vais donc pas me justifier. En effet, pourquoi pas moi ? De « grands » esprits ont écrit de « grandes choses ». Soit ! Mais qui décide ce qu'est (ou qui est) un grand esprit ? C'est un consensus, sans doute. Des hasards de l'Histoire font que ... Mais bon, passons. Évacuons cependant ces considérations de prime abord. Personne ne force personne à quoi que ce soit. En tous cas pas moi. Que ces lignes soient lues ou non m'est indifférent. Même s'il n'est pas toujours aisé de les produire—la preuve en est que j'ai attendu si longtemps avant de le faire. Combien de temps ? Qu'on en juge : j'ai soixante ans cette année.

Bref, cela n'a pas d'importance.

Mais je mens, sans doute ! En effet, sinon pourquoi les écrire ?

On pourrait postuler plusieurs raisons. Toutes certainement vraies. Plus ou moins. Toutes certainement fausses. Plus ou moins. Peut-être sont-elles cathartiques ? (Allons bon, un « grand » mot ! ...) Par là, je veux dire qu'écrire ces lignes me sert à moi, tout simplement, afin de dégager mon esprit (celui d'un obsessif-compulsif) qui les ressasse depuis tant de temps. Pour m'en soulager. Une sorte de lavement déconstipatif. Un assouvissement diarrhéique d'un blocage de mes méandres cérébraux. L'image n'est certes pas élégante et n'invite pas à lire

plus loin. J'en suis conscient. D'où le titre de ce chapitre ; en effet, qui—ou que—suis-je pour envisager que mes élucubrations puissent intéresser quiconque ? Rien. Ceci est volontiers admis.

Qui m'auront connu et jugé mes productions (verbales ou écrites) ne s'étonneront sans doute pas que j'écrive tout ceci. D'aucuns m'y auront même souvent encouragé à le faire. Car, selon certains, ce que je raconte n'est pas entièrement dénué d'intérêt—enfin, pour qui aura eu la patience, la politesse, ou l'inconscience d'y prêter attention, ou qui n'aura pas eu le choix. Je suis en effet quelqu'un qui a du mal à « fermer sa gueule ». Ma boutade favorite lorsque je constate cette impression, même passagère, chez ceux qui tiennent encore à rester polis, cette impression qui m'est devenue depuis si longtemps si familière—entre l'étonnement et la lassitude—est alors de lancer : « Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'étais persuadé que « *Ta gueule !* » était mon prénom ! ». Et j'ai appris très tôt à savoir éviter les savates volantes que ma mère, qui avait plus que tout autre compris que toute admonition verbale serait inutile pour endiguer mes déluges, maniait de façon redoutable et effective.

Bref, je suis ce qu'on appelle un « tchatcheur » là d'où je viens. Ah oui, c'est important de comprendre que je viens d'Algérie. Pourquoi ? Parce que l'Algérie (enfin celle que j'ai connue—je reviendrai la-dessus) est dans mes fibres, dans mon corps, au plus profond de moi. Cette Algérie-là n'a que très peu de rapport avec celle d'aujourd'hui. Je suis d'origine kabyle. 100%. Des deux côtés : paternel et maternel. Pourquoi n'ai-je pas écrit : « Je suis kabyle. », mais plutôt « d'origine » ? Pourtant, je suis né, ai grandi, en Algérie, de parents tous deux kabyles « indécrottables », comme le disait mon père, tous deux nés sur les plus grandes hauteurs des montagnes du Djurdjura, sur des nids d'aigles entourés des pics enneigés de Lalla Khadidja, protégés par « *La Main du Juif* ». Une autre de mes caractéristiques est de me référer constamment à mon père, disparu depuis longtemps, mais toujours présent au plus profond de moi, un personnage extraordinaire en plus d'un point, qui vécut, comme il le disait, plusieurs centaines d'années d'Histoire en une courte vie.

La précision, donc, est d'importance, car contrairement à mes parents, les leurs, mes cousins, cousines, et *tutti quanti*, je ne parle pas le Kabyle. Mes frères et sœurs non plus d'ailleurs. Notre première langue est le Français. Pourquoi ? Mais parce que nous sommes tous nés dans les années cinquante à Alger, et qu'« à l'époque » (comme les gens de là-bas qui sont de ma génération ont l'habitude de dire), pour arriver à quoi que ce soit il fallait parler Français. Pour mes parents qui s'étaient (dé)battus pour s'insérer dans une société coloniale sans merci, il était important que nous soyons « bien éduqués » et que notre expression française soit

irréprochable. Je sais que ce n'est pas suffisant pour expliquer que je ne parle pas le Kabyle. Mes parents, après tout, s'exprimaient parfaitement en trois langues. Je reviendrai là-dessus : la question linguistique est en fait une des plus importantes parmi mes déchirements intérieurs ; comme elle l'est du reste pour tous les algériens—comme le disait mon père dans son humour sardonique : « *En Algérie, nous avons le privilège d'être tous des illettrés trilingues !* ».

Bon, je pense que tu commences à comprendre (excuse-moi, mais je vais te tutoyer—c'est plus simple et moins « cul-cul » que le vouvoiement, et surtout cela établit une connivence entre toi et moi ; qui est en réalité la même qui existe entre moi et moi). Tu commences à comprendre, donc, ce que je voulais dire concernant ma compulsion verbale. Je digresse, je digresse. C'est vrai, mais je reviens toujours sur le sujet (s'il y en a un). Les informaticiens et logiciens reconnaîtront une nature récursive dans mes propos. Ah oui, je suis aussi informaticien. Mais ce terme veut dire bien des choses à beaucoup qui n'ont en fait rien à voir avec ce que je suis. Car le sens de ce terme est devenu empreint de clichés qui ne me concernent pas du tout. Disons que je suis informaticien en cela que j'ai fait des études d'informatique (je reviendrai aussi souvent là-dessus car c'est un autre trait profond de qui—ou ce que—je suis). En fait, j'ai fait *trop* d'études. Et, quelque part, je continue à en faire—trop. Tu comprendras plus tard. Bref, mes digressions sont arborescentes : un peu comme une visite de branches, toutes des impasses, qui me font rebrousser chemin au bout de leurs feuilles pour, au final, me faire revenir à mes racines. Cela peut prendre du temps. Mais l'arbre de mes propos n'est pas infini. Il est touffu, certes. Mais pas infini. Je reconnais que cela peut lasser. Mais rassure-toi : je fais souvent ce que l'on appelle des branchements non-locaux et saute d'une branche à l'autre sans passer par toutes les branchettes (même si j'y reviens occasionnellement). L'avantage est un effet de surprise : on ne peut pas vraiment prévoir ce que je vais raconter *a priori* (moi non-plus, d'ailleurs !). Cela entretient un certain suspense pas désagréable. Cela te permet aussi, quand tu en as marre de mes ressassements (comme maintenant, sans doute), de changer de page de manière aléatoire sans vraiment perdre le fil de ce que je raconte.

Sauter de branche en branche est une image idoine. Ma grand-mère maternelle m'avait, du reste, parfaitement « *baptisé* ». Elle que nous appelions (et appelons toujours, quand nous l'évoquons) « *Memmess* »—ce qui veut dire, littéralement, en Kabyle : « *sa mère* » (je reviendrai là-dessus)—et qui avait la particularité de s'adresser à vous à la troisième personne. Ce n'était pas : « *Veux-tu du pain ?* », par exemple, mais « *Veut-il du pain ?* ». Elle avait aussi le chic de ne jamais appeler quelqu'un par son nom véritable, mais donnait des surnoms (toujours très imagés, et souvent ironiques) à tout le monde (sans que ces personnes ne le sachent né-

cessairement). Elle m'appelait « *le macaque* ». Elle ne parlait que le Kabyle, et donc cela donnait « *ay iddouw* ». Car je ne tenais pas en place. De plus, je parlais très vite, et j'étais affligé d'un défaut de langue hilarant qui me faisait prononcer le son « ess » la langue entre les dents, ce qui avait pour effet de crachoter sur mes interlocuteurs et de rendre ce que je disais (toujours en excès de vitesse verbale et plein d'excitation) une source d'humidité pas toujours appréciée. Cela faisait rire. Mais cela énervait aussi tout autant, voire beaucoup plus, et plus souvent. Du coup, on faisait alors allusion au « singe » en parlant de moi. Pas à cause de mon apparence, mais à cause de mon débit zozotté à cent à l'heure et de mes sauts constants d'un sujet à l'autre. (Tu comprends mieux, n'est-ce pas ?)

Je me suis calmé avec l'âge. J'ai aussi corrigé mon zozottement déplorable— il a bien fallu. Je l'ai fait après avoir lu l'histoire de Démosthène qui corrigea ses défauts d'élocution en se forçant, dit la légende, à parler la bouche pleine de galets en tentant de couvrir le bruit des vagues. Je ne me suis pas rempli la bouche de cailloux, mais j'ai fait un effort conscient pour ne plus parler la langue entre les dents. Cela a aussi ralenti mon débit (quoique je sois encore capable d'excès de vitesse quand je le veux). Avant cela, j'avais donc la langue bien pendue— littéralement. J'ai finalement pu me débarrasser complètement de mon zozottement vers l'âge de seize ans—à mon grand soulagement, et celui de mes interlocuteurs.

APERÇU

Rien à dire

Il existe moult dictons et proverbes en Kabyle. Ils sont tous rimés : le Kabyle est une langue de poète, pleine de métaphores, d'allusions, de proverbes, de légendes, et de sagesse populaire. Cette langue se chante plutôt qu'elle se parle. L'accent kabyle est reconnaissable immanquablement dans n'importe quelle autre langue qu'un kabyle parlera, par son chantonnement rythmé de haut en bas et de bas en haut. Je l'adore : c'est celui de mon père.

Quand j'eus (finalement !) fini ma thèse de doctorat aux États Unis, après maintes souffrances et frustrations dues à une précarité pécuniaire d'étudiant fauché (mais c'est une autre histoire), mon père n'était malheureusement plus là pour que je la lui offre—car je l'avais faite pour lui. Je tenais cependant à citer un de ces dictons kabyles qu'il aimait nous chanter en souriant à des moments appropriés pour commenter tel événement ou nous faire tirer une leçon d'une expérience que nous venions de vivre pour en résumer l'essence. Il avait la sagesse moqueuse. Nous ne le comprenions pas toujours—en tous cas pas ses aphorismes. Mais cela nous restait dans les oreilles.

À la fin de mon doctorat donc, je demandai à ma mère, qui l'avait si bien connu, et qui avait su l'aimer mieux que quiconque (en tous cas mieux que sa propre mère), de me dire en Kabyle ce qu'il m'aurait probablement dit à cette occasion.

Voici ce qu'elle me répondit, en marquant une pause après chaque vers : ¹

Mar our inigh	Si je ne venais pas de le dire
Ad inigh	Il me faudrait le dire
Imi inigh	Puisque je viens de le dire
Ouli inigh	Je n'ai donc rien à dire

1. Le son de « *gh* » se prononce comme un « *r* » dur en Français, et le « *r* » se roule comme en Italien ou en Espagnol.

Épilogue

Mais alors, . . . tu n'as plus rien à lire non plus ? . . . Mais si—tu penses bien ! Tu n'as qu'à sauter à la branche de la table des matières et relire autant de fois que tu veux les branches que tu veux dans l'ordre que tu veux (mais bien, cette fois-ci !)—« *to see the forest for the trees* », ¹ comme disent les anglo-saxons »—et je pense que tu comprendras un peu mieux pour *quoi*, si je n'ai *rien à dire*, je n'ai cependant pas *rien à redire*. Et nous aurons probablement encore une chance, qui sait ? Enfin, s'il faut s'en référer au fameux « [paradoxe du singe savant](#) » pour produire non du chat qui expire (cela a déjà été fait selon le darwinisme si on y réfléchit bien), mais aussi du George Luis Borges—une différente sorte de macaque, mais plus intéressant.

Mais ta forêt parade—oh, que c'est sûr !—une vraie dame du monde en vert.

... la biblioteca es ilimitada y periódica. Si un eterno viajero la atravesara en cualquier dirección, comprobaría al cabo de los siglos que los mismos volúmenes se repiten en el mismo desorden (que, repetido, sería un orden : el Orden).

GEORGE LUIS BORGES—*La biblioteca de Babel*
El jardín de senderos que se bifurcan

Entonces vi la cara de la voz que toda la noche había hablado. Ireneo tenía diecinueve años ; había nacido en 1868 ; me pareció monumental como el bronce, más antiguo que Egipto, anterior a las profecías y a las pirámides. Pensé que cada una de mis palabras (que cada uno de mis gestos) perduraría en su implacable memoria ; me entorpeció el temor de multiplicar ademanes inútiles.

GEORGE LUIS BORGES—*Funes el memorioso*
El jardín de senderos que se bifurcan

... la bibliothèque est illimitée et périodique. Si un voyageur éternel la traversait dans n'importe quelle direction, les siècles finiraient par lui apprendre que les mêmes volumes se répètent dans le même désordre (qui, répété, deviendrait un ordre : l'Ordre).

GEORGE LUIS BORGES—*La bibliothèque de Babel*
Le jardin aux sentiers qui bifurquent

Je vis alors le visage de la voix qui avait parlé toute la nuit. Ireneo avait dix-neuf ans ; il était né en 1868 ; il me parut monumental comme le bronze, plus ancien que l'Égypte, antérieur aux prophéties et aux pyramides. Je pensai que chacun de mes mots (que chacun de mes mouvements) demeurerait dans son implacable mémoire ; je fus tétanisé de crainte de multiplier des gestes inutiles.

GEORGE LUIS BORGES—*Funes ou la mémoire*
Le jardin aux sentiers qui bifurquent

1. En Français : « pour voir la forêt émerger des arbres ».

Rien à dire

Tous droits réservés

Copyright



Altair El Ghoul

mmxv